

M. Léopold DANDOIS,
Professeur émérite de la Faculté de Médecine.

C'est un pieux devoir rendu entre collègues universitaires de fixer dans nos annales le souvenir de ceux qui ont été rappelés à Dieu, pour toujours après toute une vie de travail. Ils ont donné à leur génération universitaire le meilleur d'eux-mêmes, ils ont occupé une place importante dans la vie de nos facultés, ils ont lutté pour leur idéal professoral ; leurs efforts et leurs succès ne peuvent être voués à l'oubli cruel et injuste. Il faudrait pour être juste que l'historien d'une vie de chirurgien fut lui-même un de ces hommes habitués aux responsabilités des grands drames de la vie médicale : il lui faudrait une trempe de guerrier, que les flots de sang et le feu des cautères n'émotionnent pas, pour apprécier et rendre adéquatement les mérites d'un maître de la chirurgie comme celui que nous avons à commémorer.

Léopold Dandois né à Mellet-lez-Gosselies en 1853 traversa les années d'études préliminaires en donnant partout et à tous l'intuition d'un enfant prédestiné à une brillante carrière. Il arriva à la fin de ses études médicales à un moment tragique de la science chirurgicale. Jusque-là la chirurgie, quelque timide qu'elle fut, était restée barbare : il fallait un cœur bardé d'airain pour ne pas fléchir devant les misères qu'on provoquait sans le vouloir. Jusque-là, la salle de chirurgie avait été l'antichambre de la morgue. La gangrène, la pourriture d'hôpital, maux plus terribles encore que leurs noms, étaient les fatalités contre lesquelles l'impuissance humaine luttait sans courage et sans espoir.

Mais cela allait changer. Pasteur et Lister avaient enfin ouvert la porte au plus grand progrès médical du XIX^e siècle ; la chirurgie allait devenir une science de techniciens, dont les succès n'auraient plus le contrepois de nombreuses morts. Le domaine de la chirurgie allait s'étendre à tous les organes, et pas une cavité du corps, intangible jusque-là, ne resterait inaccessible aux virtuoses du bistouri. La caste des barbiers-chirurgiens allait s'élever à la plus haute dignité médicale. Tout cela se sentait vers 1879 quand le jeune Dandois obtint avec acclamation son grade de docteur en médecine.

Ceux qui ont connu l'enthousiaste et hardi jeune homme qu'était Léopold Dandois, à l'esprit pétillant, sûr de lui-même, peuvent seuls s'imaginer quel attrait il devait sentir pour la carrière chirurgicale !

La Belgique, si petite et si pauvre encore, avait alors déjà fondé cette institution des bourses de voyage, que les grands peuples voisins admirent, sans avoir toujours le courage de nous

imiter. Chaque année quatorze jeunes gens, dont cinq à dix médecins, peuvent obtenir après concours les fonds nécessaires pour passer deux années dans les grands centres étrangers. Les élèves d'élite après avoir fait preuve d'aptitude aux recherches sont obligés de quitter notre petit pays pour chercher ce qu'il y a de meilleur en Europe, jadis, et dans les deux mondes actuellement. Ces jeunes gens nous reviennent ensuite enrichis de méthodes et de doctrines que nos universités ne possèdent encore qu'incomplètement. Ils ont vécu dans l'atmosphère de travail intense que représentent les centres de recherches, ils ont travaillé sous l'égide des plus grands maîtres de leur science préférée, ils ont été les intimes d'autres jeunes gens venus de tous les pays, attirés eux aussi par le même idéalisme, élèves aujourd'hui, maîtres et savants demain. Le système des bourses de voyage a relevé rapidement le niveau de notre enseignement universitaire, évitant cette provincialisation tant redoutée pour les petits milieux qui font leur recrutement dans leurs propres écoles exclusivement.

L. Dandois fut des premiers qui s'initièrent longuement, ardemment à l'étranger. Ce wallon ne se contenta pas de voir les maîtres si accueillants de Paris, il plongea courageusement en plein pays germanique, malgré toutes les difficultés linguistiques et économiques. Les principes d'antiseptie nés du génie de Pasteur, appliqués d'abord par l'anglais Lister, rencontraient en Allemagne une vogue enthousiaste. L. Dandois se rendit à Vienne qui était encore la métropole scientifique, puis à Berlin que l'orgueil national poussait à rivaliser avec n'importe quel autre centre.

Le jeune chirurgien revint de là totalement transformé pour la vie. Le chef de la clinique chirurgicale, le vénérable Michaux qui se connaissait en fait d'hommes, après avoir choisi pour sa succession directe cet admirable Debaisieux que nous pleurons encore, avait distingué en outre le jeune Dandois pour suivre le premier. Et ainsi ce fut directement à l'Université que rentra notre jeune chirurgien.

Tout de suite il marque une étape ; en 1882 il présente au concours universitaire un mémoire remarquable sur le *Rôle des organismes inférieurs dans les complications des plaies*.

Cet ouvrage de 332 pages fit sensation en France et en Belgique et valut à son auteur l'honneur d'être proclamé « premier en sciences chirurgicales », puis celui de voir son appel à l'Université sanctionné par les autorités. Nominalelement Dandois était chargé de l'enseignement facultatif d'une spécialité qui devait encore subir son évolution, mais il était chef de clinique. A ce titre il aurait pu se contenter de préparer la besogne de ses maîtres et de les suivre en silence. Dandois n'était pas de cette

trempe : il était toujours là, il se chargea en réalité de la consultation gratuite et la situation était telle alors, que non seulement il examinait les malades, mais il pouvait les opérer sans que le maître intervint. Et ce service particulier à Dandois se développa si bien qu'à la fin de la carrière du vénéré Michaux en 1890 les salles de chirurgie étaient surtout peuplées des opérés de Dandois. Mais ce n'est pas par cette virtuosité opératoire qu'il joua son rôle éducatif principal, c'était à la consultation gratuite.

Il faut l'avoir connu à ce moment pour comprendre l'enthousiasme qu'il suscita chez les nombreux élèves qui le suivaient fidèlement. Longtemps après l'heure officielle de la clinique, les consultants affluaient nombreux et variés. Dandois se trouvait là entouré de quelque douzaine d'élèves zélés. Il fallait le voir à l'œuvre, plein d'entrain, avec jovialité même : « Voyez ceci, c'est un caractère pathognomonique de la maladie » — « Voilà une rareté, dont on commence à s'occuper beaucoup » — « Ici, tel traitement nouveau fera merveille » — « Là nous opérerons et le résultat sera radical ». Et dans cette salle antique, dans ce milieu provincialisé, c'était l'enseignement de Vienne et de Berlin qui surgissait, c'était toute la doctrine nouvelle qui montait triomphante. Le jeune maître ne pontifiait pas, il était debout en camarade au milieu des élèves, les appelant, leur faisant voir et toucher tout ce qui pouvait les intéresser, discutant les cas difficiles avec une maîtrise remarquable. Aussi l'enthousiasme et la joie d'apprendre se communiquaient à tous. Ah ! le beau désordre de ces consultations où l'on voyait dix malades à la fois, où on les avait sous la main, où l'on se délectait dans les diagnostics rapides et sûrs : et tout cela sans peine, sans surcharge, dans une jovialité si simple et si naturelle, qu'elle finissait par se communiquer aux malades eux-mêmes.

Le bien que le jeune maître a fait à la jeune génération d'alors, la lacune qu'il a comblée dans l'enseignement, l'enthousiasme qu'il a suscité lui ont valu une sympathie, un attachement et une admiration que le temps n'a point amoindris. Dandois fut alors le soleil levant de la nouvelle chirurgie, il fut l'apôtre d'une religion nouvelle née sur d'autres terres. A ce moment critique de l'enseignement chirurgical, Dandois a bien mérité de Louvain.

Le décès du vénéré baron Michaux en 1890 allait déplacer l'activité de Dandois : il reprit le cours de pathologie externe. En réalité il avait déjà l'expérience d'un clinicien enseignant depuis dix ans, et d'un opérateur recherché de toute part. De tout cela il allait tirer la quintessence pour son enseignement didactique. Le cours de Dandois fut aussitôt un modèle : dans la mémoire de tous ceux qui l'ont suivi durant quinze

ans, il laisse le souvenir le plus consolant et le plus profond. Ici c'était l'ordre, la clarté, la sûreté, c'était l'avis mûri d'une expérience personnelle intense ; rien de livresque, pas de détails inutiles, pas de surcharges superflues. Et c'était l'homme vif, spirituel, joyeux même, qui parlait de choses vues ; et comme en toutes choses humaines et surtout en médecine, le tragique bouscule souvent le comique, aux leçons de Dandois l'horreur des situations pathologiques s'oubliait souvent dans un éclat de rire général : mais par là même, Dandois avait gravé dans la mémoire de ces futurs praticiens une thèse à l'emporte-pièce, une vérité en termes cinglants et inoubliables : il avait écarté à tout jamais une erreur grave, trop compréhensible dans une matière didactique aussi vaste. Nul maître n'avait comme Dandois, le carquois toujours rempli de flèches ardentes qu'il savait lancer à chaque tournant de sa course ; dans sa longue expérience sa mémoire prodigieuse, son bon sens critique, son caractère prime-sautier avaient saisi et caractérisé tous les faits saillants de la pratique chirurgicale. Il les avait adaptés à sa doctrine fondamentale, c'était à la fois les preuves et les illustrations de son enseignement ; sa conviction, son enthousiasme l'imprégnaient tout entier tandis qu'il parlait et manipulait les nombreuses pièces anatomiques qui se trouvaient là pêle-mêle devant lui. Il faisait revivre devant les jeunes auditeurs les scènes tragiques qu'il avait vécues lui-même, et l'expression inoubliable de ce visage énergique, le geste et la voix de cet acteur, témoin actif du drame, tantôt l'énergie de l'expression, tantôt le côté folâtre, se succédaient sans laisser un instant l'attention de ses auditeurs émus, enthousiastes, pendus à ses lèvres.

Et ces leçons admirables se donnaient dans la salle la plus vétuste peut-être de l'ancienne Université, au Collège du Pape Adrien : comme pupitre, une grande table en bois cru sur quatre pieds : comme sièges, des bancs lardés d'école primaire : mais un enseignement vivant ne souffre pas de ces contingences.

Le cours de Dandois était un régal pour l'esprit qu'aucun élève en doctorat n'aurait manqué : se faire un « beau cours de Dandois » clair et complet, était l'ambition de tout bon étudiant en médecine.

Aussi le résultat aux examens se fit sentir avec une netteté reconfortante. En une demi heure d'interrogatoire, Dandois posait les questions les plus difficiles et les plus variées, il exigeait une vaste et solide compréhension de la matière et les réponses des élèves, même moyens, équivalaient à des conférences sur les sujets les plus importants de la chirurgie, de la dermatologie et de la syphiligraphie. On voyait que l'enseignement de Dandois avait pénétré et conquis l'esprit du médecin

futur; ce n'était pas la mémoire qui travaillait, c'était la conviction et des notions bien coordonnées et claires qui jaillissaient. On ne peut parler à aucun élève d'avant-guerre du cours de Dandois sans réveiller immédiatement son enthousiasme.

La grande épreuve 1914-1918 jeta nos jeunes médecins pêle-mêle au delà des frontières, confondant autour de chefs improvisés les élèves des diverses Universités. Au début les nôtres n'eurent pas cette suffisance que manifestaient les élèves d'autres écoles. « Mais bientôt, nous racontent-ils, nous vîmes les autres commettre des fautes que nous estimions impardonnables, nous trouvions simples des situations devant lesquelles les autres s'embrouillaient, et nous nous sentions supérieurs à nombre de prétentieux fanfarons, qui nous avaient regardés d'abord avec dédain. Et cette supériorité, cette clairvoyance, nous les devons au cours de Dandois ! »

L'influence de Dandois se manifesta encore par un autre résultat heureux : la vocation chirurgicale d'un grand nombre d'élèves de Louvain. Il y a deux espèces de maîtres en chirurgie à ce point de vue : certains effraient les élèves par la sensation des dangers qui les entourent, ils peuvent être des maîtres brillants et capables, mais ils s'émotionnent devant la difficulté imprévue, ils perdent leur sang-froid devant l'accident fatal, ils ont des jours de découragement après une série noire. Ceux-là ne font pas d'élèves.

Il en est d'autres, et Dandois était de ceux-là, qui semblent avoir tout prévu, que la difficulté enthousiasme, parce qu'elle prépare un beau triomphe ; clarté de vue d'une part, netteté de tactique d'autre part et confiance communicative dans le succès. L'élève partage alors les sentiments du maître, il aspire à l'imiter, il n'a pas peur de le suivre.

Évidemment la chirurgie moderne ne court plus les dangers du temps où l'opération finie, le chirurgien disait : « Je l'ai pansé, que Dieu le guérisse ! » résignation préalable à la catastrophe résultant de facteurs nombreux et inconnus.

Tel grand chirurgien, imperturbable pour lui-même, devant une hémorrhagie fatale, jaillissant sous son couteau, se tourne vers ses assistants et leur dit : « Si cela vous arrivait au début de votre carrière, vous seriez croulés. » C'est stoïque, mais ce n'est pas engageant évidemment. Tel autre devant une mort sur table, par narcose, comme tout chirurgien en rencontre, fuit littéralement la salle d'opération, laissant à d'autres le soin d'annoncer aux parents la triste nouvelle. Celui-là, trop sensible et humainement excusable, répand pourtant la terreur autour de lui et refroidit des ardeurs chirurgicales naissantes.

Dandois connut aussi la mort par narcose, il paya son tribut au 1/5000 d'accidents chloroformiques ; mais loin de fuir le jour

où cela lui arriva, Dandois appelle tous les médecins et élèves à constater le fait rare, qui survient malgré tout, et qui ne peut pas détourner l'opérateur de son rôle. Et les élèves acceptent comme le maître la rançon de l'audace chirurgicale. L'accident n'aura brisé aucune vocation !

Ainsi au contact de Dandois, les succès faisaient naître d'enthousiastes élèves et les insuccès loin de les refouler, les aguerrirent pour la grande lutte.

Aussi c'est surtout à partir du moment où Dandois fit école, que Louvain prit sa place en Belgique dans la formation des chirurgiens professionnels ; ce champ qui est la maîtrise médicale aux yeux du public, avait été jusqu'alors quasi l'apanage exclusif des autres Universités. Maintenant nos chirurgiens peuplent la capitale et la province ; les élèves de Dandois furent les premiers à se lancer sans crainte dans la lutte et ils tinrent haut le drapeau de Louvain. Certes aujourd'hui les jeunes maîtres continuent les traditions et les générations de chirurgiens se succèdent et se multiplient ; pas une ville qui n'ait son chirurgien et la phalange louvaniste tient bien sa part.

On ne peut pas tracer l'activité de Dandois sans signaler sa longue collaboration à la *Revue Médicale de Louvain*. Depuis le début de sa carrière jusqu'à la guerre, Dandois fut secrétaire de cette Revue qui constitue l'enseignement postuniversitaire de nos anciens élèves. Ce que la tenue d'une Revue qui comportait alors 48 pages mensuelles exige de lectures et de travail soigneux, du 1^{er} janvier au 31 décembre, seuls ceux qui en ont l'expérience peuvent se l'imaginer. Or Dandois soutint ce travail supplémentaire, quoique chirurgien en pleine activité professionnelle. Il passera encore beaucoup d'eau sous le pont, avant qu'on voie un chirurgien assumer et soutenir une part de rédaction comme ce maître regretté. Dandois n'a déposé la plume que forcé et contraint, et si on l'avait écouté, il serait tombé la plume à la main.

Dandois força très tôt les portes de l'Académie de Médecine ; il en devint le président dans les dernières années de sa vie, et même comme président il donna de longues conférences où il se montra original, agressif, imperturbable, reniant littéralement ses 72 ans par une vivacité et une désinvolture que ses préopinants devaient admirer, tout en le combattant. Dandois n'eut jamais pour de rien, il ne cachait à personne sa pensée, il s'amusait même à la présenter plus subversive qu'elle n'était en réalité.

Il connut tous les honneurs d'un professeur méritant, mais il ne rechercha jamais le ruban, qu'il ne portait pas d'ailleurs.

Quand il eut vingt cinq ans de carrière active, ses élèves lui offrirent son portrait et lui firent une fête comme on en a rare-

ment vue à Louvain. Ce fut la reconnaissance débordante de tous ceux qu'il avait instruits et de tous ceux qui lui devaient la santé et la vie.

Ce fut un moment d'émotion indéfinissable au banquet, quand sur la provocation de l'un d'eux, tous ceux qui avaient eu recours à Dandois pour la santé de leur femme ou de leurs enfants se levèrent de table la coupe tendue vers Dandois en criant : « Merci maître, merci pour nos femmes et nos enfants. » Ils étaient si nombreux dans la salle et leur geste était si expressif, qu'il y eut un moment d'émotion générale intense ; c'est la seule fois que j'aie vu une larme poindre entre les paupières du maître, larme de douce émotion et de fierté.

Mais ce fut vite passé ; il revint bien vite à son naturel et fut jusqu'à la dernière heure, le bout-en-train de la fête.

Dans la vie de cet homme, tout respire l'activité débordante, l'enthousiasme dans le travail, la joie de vivre et de se dépenser. La bonne humeur de Dandois était proverbiale, sa présence dans une société chassait tout souci grave, et il soutenait volontiers une joute de bons mots qui déridait les fronts les plus soucieux. Les dernières années seules de sa vie, une certaine amertume avait terni un peu le caractère de ce bon vivant. Il avait traversé pourtant des moments pénibles de tracasseries financières, mais ses familiers ne s'en sont guère aperçus : c'est que Dandois n'était jamais abattu, il espérait toujours dans l'avenir, il était sûr de se relever, et il se relevait chaque fois.

Il fut bon envers les siens ; célibataire il contribua à créer des situations honorables à tous les enfants de son frère : de son vivant, il prit sur lui de les diriger dans la vie universitaire, et aujourd'hui on peut considérer qu'il y a pleinement réussi.

Le souvenir de Léopold Dandois restera vivace, entouré d'estime et de reconnaissance, dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu. Sa place dans les annales de la Faculté de Médecine restera marquée du sceau du progrès. Il a bien mérité du corps médical et il fut un professeur admirable.

M. IDE,
*Professeur à la Faculté de Médecine
de l'Université catholique de Louvain.*
